

LA PREMIERE COMMUNION DE KATERI

(Suite.)



LE MOT DIMANCHE s'exprime de deux manières en iroquois: **Niiohne**, le-jour-du-Seigneur, ou **Enta**, la-grande-journée, le-jour-de-fête. Kateri se rend bientôt compte que l'existence des premiers chrétiens iroquois gravite autour du jour du Seigneur. C'est sans difficulté que la nouvelle arrivée s'adapte à cette coutume, elle qui, à Gandaouagué, a passé ses dimanches sans manger ni boire plutôt que de ne pas sanctifier le jour du Seigneur.

Elle s'y dispose par la confession hebdomadaire du samedi après-midi, tout d'abord en se réfugiant dans les bois, où, en guise de pénitence, elle se déchire les épaules avec des baguettes qu'elle s'est taillées. A l'église, elle passe un long moment à pleurer ses péchés, les accuse ensuite, entrecoupant ses aveux de soupirs et de sanglots. Comme la vénérable Marie de l'Incarnation à Québec, elle se croit la plus grande pécheresse du monde, quoi qu'elle soit d'une innocence exquisite. Après avoir reçu l'absolution, avec les autres pénitents, elle assiste au Salut de la Sainte-Vierge, sans doute une cérémonie comprenant des prières et hymnes mariales à la fin desquelles le prêtre bénit les fidèles avec une statuette de Notre-Dame.

Le dimanche avant l'aurore, la plupart des Indiens se réunissent devant le Saint Sacrement en vue de mieux se préparer à sanctifier le jour du Seigneur. Kateri les devance tous, prend place à gauche au côté réservé aux femmes, et y demeure jusqu'à la messe de huit heures, que célèbre le P. Frémin. Après l'Évangile, le prêtre ou, assez souvent, Paul Honoguénahag, le **dogique** ou caté-

chiste huron, prêche. Après le sermon, l'officiant entonne le Credo en iroquois, que tous continuent en chœur. Pendant la meilleure partie du Saint Sacrifice, la foule chante et Kateri avec elle, jusqu'au **Tetsitewanonwera ne Niio**, le **Deo gratias** final.

A dix heures, la cloche rappelle tout le monde à l'église pour la récitation du chapelet, sans oublier les mystères. Sainte Catherine Labouré eut l'insigne privilège de s'agenouiller aux pieds de la Sainte Vierge, assise dans un fauteuil, et de lever les yeux sur elle. Kateri médite son rosaire sans l'aide d'apparitions. Sa foi traverse tout écran entre elle et la Mère du Sauveur.

Avec son amie Anastasie, Kateri Tekakwitha se rend à l'église quand sonne la cloche à trois heures de l'après-midi. Pour Vêpres, les hommes et les femmes prennent leurs places à l'accoutumée; après quoi le Père, le **dogique** et deux enfants de chœur revêtent leurs surplis du côté de l'Épître avant d'aller faire la gèneuflexion devant le Saint-Sacrement. Aussitôt le **dogique** module le **Deus in adjutorium**, que tous reprennent en deux chœurs jusqu'au **Gloria Patri** du dernier psaume.

A vrai dire, on ne psalmodie pas les psaumes, mais les prières connues. Kateri se hâte d'apprendre celle à l'ange-gardien, celles du matin et du soir, de l'Élévation, de l'action de grâces pour le don de la foi, en plus des commandements de Dieu. A la fin de l'office, on chante l'**Ave Maria** sur l'air du **Magnificat**.

L'après-midi se termine par le Salut du Saint Sacrement de sorte que le soleil se couche à l'heure où les fidèles rentrent chez eux. Ces dévotions publiques, qui scandent les jours et les semaines à la Mission Saint-François-Xavier, remplissent le cœur de Kateri d'une douce joie.

Tout d'abord, Anastasie Tegonhatsiongo se contente d'indiquer à Kateri les heures des offices liturgiques, mais bientôt elle s'intéresse à la vie intérieure de sa protégée. Elle lui demande comment elle s'est conduite depuis 1671, alors qu'elle-même a quitté le Canton agnier pour venir s'établir avec sa famille au Sault Saint-Louis. La jeune femme répond que depuis lors, elle n'a pas vécu différemment qu'à l'époque où son interlocutrice habitait dans son voisinage à Gandaouagué sur la Mohawk.

Une autre fois, Anastasie la questionne au sujet des grains de wampoum blanc et violet qu'elle porte au cou et à ses cheveux, et dare-dare l'interroge pour savoir si elle ne songe pas